

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 13

Artikel: Onna bouna dzornâ
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188194>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de satisfaction, que l'avocat de Cox ne manque pas d'attribuer à l'éloquence de sa plaidoirie. Le malheureux ! comme il se trompe ! Le président est satisfait... parce qu'il a retiré ses bottines. Ça le gêne, ces petites machines à l'européenne. Les deux juges turcs n'hésitent plus : avec un ensemble parfait, ils imitent la manœuvre habile de leur chef. L'un d'eux va plus loin ; ses chaussettes l'incommodent, il les retire.

L'avocat de John Cox a terminé son exposé. Moustapha se défend lui-même ; il parle vite et longtemps. Par sa barbe ! il ne sait ce qu'on lui réclame. Loin d'être créancier, il est créancier ! Comment le tribunal pourrait-il douter de la parole d'un Turc qui suit religieusement tous les préceptes du Coran ?

Le président allume une cigarette : cela signifie que l'audience est suspendue. L'huissier rentre, apportant de nouveau cinq tasses de café.

Tout en humant le café et en fumant les cigarettes, le tribunal discute sur les plaidoiries qu'il vient d'entendre. Les assesseurs européens ne sont qu'un nombre de deux ; les trois juges turcs forment la majorité. Un avis qui peut sauver le défendeur, sujet ottoman, est adopté aussitôt qu'émis. Le président frappe des mains : l'huissier rentre, enlève les tasses et introduit de nouveau John Cox, Moustapha et les avocats. Un des juges turcs demande à Moustapha s'il possède encore des livres de comptes qui datent de six ou dix années ; sur réponse affirmative, le président décide que Moustapha les apportera devant le tribunal, le dixième jour suivant, et qu'ils seront vérifiés.

Allez donc vous reconnaître dans des livres de comptes écrits en turc ! John Cox aurait-il mille fois raison qu'il perdra sûrement son procès. Il part en maugréant, et les avocats sont heureux d'entrevoir une longue suite de vacations. Or, c'est là le tribunal mixte, le tribunal sur lequel les consuls ont les yeux. Que penser des autres ?...

Onna bouna dzornâ.

Cein ne vaut rein de volliâi derè dai meintès, mémameint dein 'na bouna einteinchon ; et quand bin n'est pas dai z'affèrès tant importeints, ne fâ rein ; sè faut jamé brouilli avoué la vretâ, kâ on est adé attrapâ, coumeint vo z'allâ vairé.

Loulou à Isaa étâi on gaillâ adrai bin à se n'èse, qu'avâi bin âo selâo et papâi dein lo gardaroba ; l'avâi mémameint dai z'obligachons ; et tât parâi l'étâi adé vetu coumeint on pandoure, que cein fasâi gaillâ de peina à sa fenna et à sa felhie. Tandî l'hivai, quand fasâi on fort teimps de dzalin, sè met-tâi su sè z'haillons on espèce de vilhie roclore que tegnâi de son père-grand et qu'on patâi n'arâi pas pi volliu. Assebin sa fenna et sa felhie qu'aviont vergogne d'allâ dein lo défrou avoué li, lo ressivont po lâi féré atsetâ oquiè de sorta.

— Cein coté trào, se repondâi Loulou et on pâo mi eimpliyi se n'ardzeint.

Portant à la fin sè décidâ à ne perein derè què na, kâ dévessâi allâ à n'on batsi iô lo Conseiller et l'assesseu devessont être assebin ; mâ faillâi dâo bon martsî.

Mè duès pernettès s'ein vont don à catson tsi on marchand d'haillons po lâi vouâiti on catse-coquien et l'ein mettont de coté ion de 60 francs. L'ein bail-lont 40 âo boutequi et lâi dient que quand le reveindront avoué lo père, lo lâi faillâi marchandâ on bocon et féré état de lo lâi laissi po 20 francs.

Les bon. Quand le revignont avoué Loulou, lo boutequi lâo z'ein montrè de 80, de 70, de 60 francs.

— L'est trào tchai, fâ Loulou.

— Eh bin vouaique z'ein ion que vo laisso po 40 francs, lâi fâ lo marchand ein lâi montreint cé que lè fennès aviont choisi.

— N'ia-te rein à rabattrè fâ la fenna.

— Oh bin vouaique ! pas grand tsousa.

— Diabe lè 40 francs que baillo, repond Loulou.

Enfin après avâi prâo marchandâ, ye font lo martsî po 20 francs, que Loulou pâyé maugrà li, et s'ein vont, lè fennès totès conteintès de lâo petita malice.

Lo leindéman matin, Loulou soo avoué son bio gardabit et quand s'ein revint po dinâ, sè met à trabilia tot dzoiâo et fâ à sa fenna :

— Eh bin, y'é fé 'na bouna djornâ stu matin.

— Et quiet, lâi repond sa fenna ?

— Te sâ, clia balla roclore que y'é atsetâ hiai po 20 francs !

— Eh bin ?

— Eh bin l'é reveindîâ 25 francs et on demi-litre à n'on cocher qu'a passâ perque stu matin et que s'est arretâ à la pinta.

CHEZ MON FUTUR

IV

Le cœur d'Emmeline battait avec violence, ses doigts tremblaient, ses yeux avaient des éblouissements. Maltrisant ses émotions, elle concentra son attention sur une des lettres et elle lut :

« Monsieur le vicomte,

» J'apprends avec de bien vifs regrets que les trois derniers gilets noirs... »

Emmeline ne continua pas.

Une autre contenait ce qui suit :

« Monsieur le vicomte,

» Si l'attelage que j'ai expédié il y a trois mois au château de Boisricheux ne vous convient plus... »

Emmeline rejeta la lettre et fouilla plus au fond des tiroirs. Elle ouvrit un télégramme qui commençait ainsi :

« Soixante Nord fin courant, couverture suffisante... »

Ce fut une amère déception.

Toutes les missives étaient de fournisseurs ou de gens d'affaires. Supposer du reste qu'il en existât d'autres, mystérieuses, révélatrices, dans ce meuble qu'on n'avait même pas pris la peine de fermer à clef, c'est véritablement un peu naïf. Mlle de Nacqueville le comprit bien vite, et rougissant de cette naïveté plus encore que de sa curiosité indiscrete, elle promena au hasard autour d'elle un regard déçu et découragé.

Pénétrant dans la chambre à coucher, ce regard se fixa bientôt sur un de ces lourds et hauts coffres-forts en fer dont la solidité brave l'incendie et les tentatives de vol.

— Ses secrets sont là, pensa-t-elle.

Puis, toute rêveuse, elle se dit :

— Ce coffre-fort est comme son cœur ; bien habile serait celui ou celle qui pourrait le crocheter pour savoir